

En guise d'édito...

De la frugalité au frugalisme...

Frugalité : vivre de peu, de manière simple - de la mesure en toute chose, encore appelée tempérance, une des quatre vertus cardinales.

Et voilà que nous vient des Etats-Unis (mais pas de Trump) et d'Allemagne , une nouvelle attitude (vertu déviante ?) le **Frugalisme**, mode de vie consistant à travailler moins pour vivre mieux, quitte à gagner moins. Chez nous, voici que de plus en plus de Français choisissent aussi de changer de philosophie de vie, pour privilégier le bien-être à la performance.

On parle ici de personnes qui s'arrêtent de travailler à 50 ans ou même plus tôt et vivent avec les économies qu'ils ont pu réaliser... À l'heure où la première économie européenne cherche désespérément des solutions pour financer les retraites après 2025 - quand la génération des «Baby boomers» nés après la dernière guerre commencera à quitter la vie active - et qu'un relèvement à 69 ou 70 ans de l'âge de départ paraît inéluctable, les frugalistes semblent régler à leur manière le casse-tête démographique: en refusant de jouer le jeu. Un choix qui leur vaut des critiques: comment la société solidaire peut-elle continuer à fonctionner si de plus en plus de personnes -- qui ont profité du système par exemple en allant à l'école ou en apprenant un métier -paient moins ou plus du tout de cotisations sociales?

Car pour s'arrêter tôt, il faut être capable de mettre (beaucoup) d'argent de côté, de consommer moins mais aussi, le plus souvent, d'assurer ses arrières via des placements financiers. Cette mouvance suscite logiquement quelques interrogations : si les actifs ne

cotisent plus pour leur descendance comment assurer la solidarité intergénérationnelle ? Cela questionne également sur notre rapport au travail : pourquoi cette envie de prendre sa retraite le plus tôt possible alors que l'exercice d'un métier est encore ce qui détermine le plus notre place dans la société ? Ou, comme les discussions actuelles autour du revenu universel, est-ce le signe que la valeur travail est en passe d'être redéfinie ?

Autrement dénommée **simplicité volontaire** ou **sobriété heureuse**, elle consiste à réduire volontairement sa consommation, ainsi que les impacts de cette dernière, en vue de mener une vie davantage centrée sur des valeurs définies comme « essentielles » : accorder la priorité aux valeurs familiales, communautaires, écologiques : comment nous pouvons, nous, simples citoyens du monde, « être le changement que nous souhaitons voir dans le monde » comme l'avait dit si justement M. Gandhi.

Résurgence du mouvement beatnick, hippie des années 50/60 ? Ces interrogations et cette remise en cause de la croissance infinie face à un monde fini ne sont-elles pas le produit de nos sociétés déboussolées qui prennent de plus en plus conscience des dégâts causés par la mondialisation et le réchauffement climatique?

... Mais, trêve de balivernes, restons dans le présent pour vous dire que le président et le conseil d'administration vous souhaitent, frugales ou pas, de très belles et joyeuses fêtes de fin d'année !

Philippe Daverat

LOUIS ARAGON : une vie d'exception (suite et fin)

-III- LE SECOND APRÈS- GUERRE

III-1. La guerre froide

1947 : Aragon a 60 ans. Toutes les tensions à leur comble explosent.

Dissension entre alliés, Guerre froide, Plan Marshall, clivage entre l'Union Soviétique et ses satellites ; rupture entre l'apolitisme des avant-gardes et les exigences politiques des communistes, conformes à l'idéologie stalinienne...

-III-2. Le Stalinisme

Les ruptures géopolitiques s'enchaînent : Tito en Yougoslavie, Mao en Chine, guerre de Corée en 1950...

Aragon reprend la direction de « Ce Soir » en 1947, assure début 48 la direction de fait des « Lettres françaises » et devient dirigeant intellectuel du P.C. (suppléant au Comité Central en 1950).

Le stalinisme instaure la grande «conspiration contre l'URSS», l'internationale des traîtres !

Il est impensable pour L.A. que l'Union Soviétique invente les trucs, politiques ou scientifiques ! Qui imaginait alors que Staline puisse être responsable des pendaisons de Prague ? Pourtant Elsa et L.A. découvrent à Moscou des amis écrivains terrorisés par une campagne anti-cosmopolite effroyable: violences dans la presse, diffamations, calomnies, autocritiques



outrancières... Aragon est ébranlé dans sa foi dans le communisme et s'interroge sur le virage «nazi » de l'entourage de Staline.

Elsa achève à l'été 48 « l'Inspecteur des ruines », un de ses plus beaux romans, mais Denoël lui refuse son manuscrit, tandis qu'Aragon reprend l'écriture du « Monde Réel » et des « Communistes ».

Le P.C. dispose alors d'une force de frappe littéraire stupéfiante vue d'aujourd'hui : « Les Lettres Françaises », « Europe », « La Nouvelle Critique », plusieurs maisons d'édition.

Aragon reprend « Les Lettres Françaises », avec la promesse de Maurice Thorez d'une indépendance éditoriale...

-IV- LE PORTRAIT DE STALINE

Staline meurt le 6 mars 1953, sa mort est annoncée le 7. Nouveau n° des Lettres Françaises, avec un portrait de Staline par Picasso : un Staline, jeune, résolu légendé « Staline par Pablo Picasso ». Scandale dans la presse communiste et chez les lecteurs : Picasso a « osé » toucher à l'image du Dieu, casser l'image du « Père des peuples » !

Injures et insultes à Elsa et Louis : « moments diaboliques » ! Le portrait est condamné officiellement par le Parti, Aragon doit s'excuser. Il ne retrouvera l'indépendance de l'hebdomadaire qu'un an après, avec le soutien de Thorez.

-V- LA TRAVERSÉE DU DÉSERT

Avril 1953 : c'est le début de la déstalinisation. Béria est arrêté, les chefs de sa police exécutés, des camps sibériens libérés en secret. Aragon est déstabilisé, tente de justifier contre vents et marées sa confiance dans le Communisme.

Il entreprend l'écriture de « La Semaine Sainte », écrit les poèmes de son drame politique « Le Roman Inachevé ».

Aragon et Elsa ont acheté en 1952 **le Moulin de Saint-Arnoult en Yvelines**, où il peut enfin classer ses livres, défricher le parc...

VI- LE ROMAN INACHEVÉ

Le processus de révision du Stalinisme restait, pour l'essentiel, secret et ignoré de la masse des communistes ; d'où le fracas provoqué par le rapport secret sur les crimes de Staline au XXème Congrès du Parti.

En septembre 1956 il publie « **Le Roman Inachevé** » où il retrouve sa verve poétique, sa véritable hauteur, se libère du corset surréaliste, pas encore du corset politique, sans mettre encore le Communisme en cause.

Il reçoit à l'automne 1957 le **Prix Lénine** pour ses 60 ans .

Partagé entre sa fidélité au Parti et sa conscience de la nécessité qu'il évolue, il chante sa douleur politique « je traîne avec moi trop d'échecs et de mécomptes » !

IV- LA TROISIÈME CARRIÈRE

« Je n'ai vécu de ma littérature, à vrai dire, que depuis 1959, jusque là jamais ; dans le second après-guerre un certain à point, mais toujours j'ai dû gagner ma vie autrement ».

-IV-1. « La Semaine Sainte »

Le succès est immédiat, foudroyant: « une œuvre où l'avenir a plus de place que le passé » (François Nourrissier), où « Aragon ne renonce pas, ne trahit rien... Ce n'est pas de la propagande qu'il débite, c'est sa philosophie intime qu'il explique et sa religion humaine, contre quoi il n'y a rien à dire ».

L'autocritique n'est pas son fort, il a toujours eu tendance à atténuer,

brouiller les conséquences de ses actes ou écrits quand ils pouvaient contrarier la politique du Parti.

En revanche, en 1966, ses commentaires sur ses 3 ouvrages – « Les Communistes », « Le Roman Inachevé » et « La Semaine Sainte » - contiennent les détonateurs d'une critique explosive du stalinisme, dégrisement personnel post-stalinien, sérieux, humble et minutieux...

Le contenu et le succès de « La semaine Sainte » lui valent commande de la partie soviétique d'une « **Histoire parallèle de l'URSS et des Etats-Unis** » la partie américaine étant confiée à André Maurois. Immense effort de documentation, à partir des sources révélées en Union Soviétique, travail prudent, nuancé, pourtant tremblement de terre idéologique pour les militants, scandale intellectuel ouvrant à chacun la possibilité d'une réflexion personnelle sur l'histoire soviétique. Bien des critiques encore à son encontre, gardant pour lui ses blessures...

-IV-2. ELSA, POÈME

En 1957, Aragon entame avec « Elsa » sa troisième carrière littéraire ; il ose être enfin lui-même, chanter la femme qu'il aime, se reconstruit après les désastres politiques.

Ce retour sur soi, il le doit beaucoup à l'intelligence d'Elsa, qui poursuivait son œuvre sans rupture (« **Le Cheval Roux** », « **Les Intentions Humaines** », « **Monument** », « **Bonsoir Thérèse** », « **L'Âge de Nylon** »). Leur couple, avec l'âge, et le désastre politique, retrouve dans le renouveau chez chacun de l'écriture, une unité inégalée, dans la sublimation de cette aventure

à deux et un dialogue intellectuel sans précédent.

Avec la vieillesse, Aragon assume tout : ses origines, son père, son enfance flouée, sa jeunesse déchirée. Avec « **Les Poètes** », il assume sa liberté, avoue ses illusions, ses défaites : « Nous avons vu faire de grandes choses, mais il y en a eu d'épouvantables, car il n'est pas toujours facile de savoir où est le mal, où est le bien... »

Puis vient un des sommets de l'œuvre; « **Le Fou d'Elsa** », poème immense centré sur les années clés de la fin du XVIème siècle, aboutissement du travail d'Aragon sur la poésie française du Moyen-Âge.

-IV-3. « MISE À MORT » ET « MENTIR VRAI »

À 70 ans, en 1967, Aragon est un survivant, a le droit d'ainesse dans le Parti ; Thorez a fini par encourager la déstalinisation idéologique.

Sadoul publie chez Seghers un « **Poète d'Aujourd'hui** » consacré à Aragon.

1962/1968, c'est pour lui l'ivresse de la liberté retrouvée ; 7 années qui contiennent « le Fou d'Elsa » et « **La Mise à Mort** » (1965) , sommet lyrique et sommet de prose de ce troisième âge littéraire, puis « **Blanche et l'Oubli** » à l'été 1967.

Mais déjà le paysage politique a changé : Brejnev remplace Kroutchev en 1964 ; on parle de réhabiliter Staline.

La répression contre les intellectuels a repris brutalement : deux écrivains essuient un procès public : 5 et 7 ans de camp de travail. Aragon proteste au nom du

Parti dans l'Humanité. Aragon ne laisse plus la politique déterminer son œuvre ni s'en laisser détourner.

Aragon appuie de son nom les mouvements des intellectuels tchécoslovaques ; reçu officiellement à Prague en 1965, son discours encourage le parti tchécoslovaque à faire preuve d'ouverture d'esprit, met en garde contre un regel.

Au printemps 1966, triomphe politique d'Aragon qui fait adopter par le Comité Central du Parti une véritable charte de la création artistique.

En 1967 la liberté de la presse est enfin conquise en Tchécoslovaquie : toutes les ignominies du régime stalinien sont dévoilées ; « les Lettres françaises » publient ces contributions à la vérité.

-IV-4. 1968

Aragon saisit toute l'importance de la révolte de cette jeunesse intellectuelle, consacre un n° spécial aux prises de paroles, comme une "préface à l'avenir" : « ce mai de Paris ouvre une ère nouvelle où nul ne peut douter que le peuple français, une fois de plus, ne sache reconnaître les siens ». Rarement Aragon a collé d'aussi près à la réalité politique essentielle...accueil mitigé du Parti ! Il affronte Cohn-Bendit dans un meeting improvisé le 9 mai, et les étudiants en colère, les met en garde contre leurs comportements : « il leur faudra avoir demain, devant leurs cadets, l'attitude qu'ils ont raison d'exiger de nous, sans quoi ils deviendraient leurs propres ennemis ».

Toutefois, il rentrera dans le rang du Parti après le raz de marée gauliste...

Il est effondré et de plus en plus pessimiste quand l'armée soviétique envahit la Tchécoslovaquie, ressent « avec violence le malheur de la Tchécoslovaquie envahie par les armées étrangères » et signe en septembre 1968 un article "Aragon Prix Lénine International de la Paix pour l'année 1958".

Il renoue avec l'audace de sa jeunesse dans ces combats à répétition d'un homme ouvert à la nouveauté, le mettant en avant du Parti, exposé à tous les coups !

-V- LA MORT D'ELSA

Viennent ses derniers livres : « **Le Grand Jamais** », « **Écoutez-voir** », « **Le Rossignol se tait à l'aube** ».

Elsa pour sa part est au comble de son art, en un moment de liberté sereine de l'écriture et de grande paix morale : la conteuse atteint à cette grâce qui n'est que de Mozart; malade depuis des années, Aragon est anxieux de sa santé dès avant 1965, mais toute sa vie a été dans une extraordinaire tension nerveuse, prenant sur soi pour conjurer le danger, par dissimulation, de la mort d'Elsa.

C'est dans ce temps qu'il se lance dans l'énorme travail de remise en ordre de ses anciens articles et manuscrits qui aboutit à « **Henri Matisse-roman** », véritable roman face au roman de Matisse, là où il s'est le plus livré, publié au printemps 1971, **peu après la mort d'Elsa, le 16 juin 1970 à Saint-Arnoult, où elle est inhumée dans le parc.**

Elsa a introduit dans la vie d'Aragon une rigueur qui transforma le jeune homme d'insolences, changeant comme le temps, en prosa-

teur inimitable, le poète virtuose en grand écrivain.

Elle lui apporta l'ordre, la discipline, la suite dans les idées. Elle avait l'art de le désarçonner à la moindre facilité, lui expliquant que son premier jet était merveilleux, grisant, mais que le second serait beau ! Épouse attentive, interlocutrice capable de le battre sur son propre terrain possédant une intelligence diabolique - ou divine - de la création littéraire.

Elsa avait su accepter le culte qu'Aragon lui a voué : il lui fallait du courage et de l'abnégation ce culte étant public, mais sans cesser d'être elle-même, existant en dehors de lui, en écrivain indépendant.

Elsa n'a pas dû être une femme heureuse, plutôt une femme victorieuse, partageant Aragon avec le Parti, sur lequel il a transféré nombre de rapports passionnels.

Elle a eu raison d'être fière d'elle et de ce vers quoi elle avait guidé son mari.

Il a fallu de l'insatisfaction pour que se renouvelle si admirablement la ferveur d'Aragon à son égard : Elsa inaccessible, princesse lointaine ; la possession que chacun avait de l'autre se trouvait semblablement frustrée.

Elsa avait pris la barre de leur amour: il dépendait d'une défaillance d'Elsa qu'Aragon se laissât accablé : en 43 ans il n'y en eut aucune, ne cessant, quitte à se sacrifier, d'être l'aiguillon, la devineresse, « la femme, l'avenir de l'homme »...

VI- APRÈS...

Suite (LOUIS ARAGON : une vie d'exception)

Pour le survivant, la fidélité intellectuelle ne pouvait être donnée une fois pour toutes ; Aragon se retrouvait sans premier lecteur, sans complice ; il lui fallait réinventer sa vie, survivre en restant un Vivant.

Il se remet à nager éperdument, dans la banlieue de Toulon, redévient un noctambule qui cherche en vain la fatigue ; le snobisme de sa vêtue lui revient, favorisée par la mode Yves Saint-Laurent des années 70.

Il s'entoure de jeunes poètes et peintres des difficiles avant-gardes des années 70, d'un art déboussolé « la plus singulière, la plus attirante que j'aie vu se manifester »...

En janvier 1971 il reprend la plume dans les Lettres Françaises : prépare-t-il le terrain pour la survie de son œuvre ? « Je fais le point parce que je n'ai pas le temps de laisser

à d'autres le temps de le faire. J'ai entendu toute ma vie sur ce que j'écrivais un certain nombre de sottises remarquables ; je préfère que les données exactes soient à la portée de la jeunesse.. »

En 1972 disparaissent les Lettres Françaises, asphyxiées financièrement ; dans le dernier n° il écrit « **La Valse des Adieux** » : « Il y a diverses façons de se taire, d'être seul (...) Ma vie, dont je sais si bien le goût amer qu'elle me laisse, à la fin des fins qu'on ne m'en casse pas les oreilles, qu'on ne me raconte pas combien elle a été magnifique, qu'on ne me bassine pas de ma légende. Cette vie comme un jeu terrible où j'ai perdu, que j'ai gâchée de fond en comble ».

VII- VOIR PLUS LOIN QUE SOI

Aragon a accumulé une œuvre immense qui, bien que difficile-

ment traduisible, a franchi toutes les frontières. Il aura partagé sa vie avec la politique, et au niveau de Mauriac, Malraux ou Sartre.

Aragon n'a t'il pas vécu le Communisme comme une religion, ce qui relie, rassemble ?

Et si le lecteur, ressent à la lecture d'un livre d'Aragon, la présence d'une cicatrice indélébile, il remontera à la cruauté d'une époque sans pardon, à la destinée de l'enfant dépossédé qui se met en tête de reconquérir pour tous un espoir sans mesure et qui sait chanter comme personne la longue lutte incertaine contre la nuit toujours renaissante, afin de faire revenir une aube qui n'était pas pour lui.

Philippe Daverat

josette.daverat@orange.fr

L'ACTUALITÉ CULTURELLE

Une nouvelle exposition à l'Institut du Monde ARABE (IMA) : « CITÉS MILLÉNAIRES »

Du 10 octobre 2018 au 10 février 2019 l'IMA propose un voyage virtuel à Palmyre, Mossoul, Alep, Leptis Magna, quatre noms qui résonnent comme les symboles millénaires du merveilleux patrimoine du monde arabe... mais aussi comme autant de sites martyrs défigurés par la folie de Daesh puis écrasées sous les bombes pour l'en chasser.

Trois vastes espaces dédiés à des projections géantes de l'état actuel de ces villes, filmées par des drones, auxquelles viennent se superposer en images virtuelles leurs formes originales reconstituées en 3D. Le résultat est impressionnant ! En parallèle, images d'archives, photographies rappellent ce que furent ces lieux au XXème siècle, accompagnés de nombreux témoignages poignants sur les réalités d'aujourd'hui. En outre, le travail de numérisation du patrimoine par un relevé des sites archéologiques d'une incroyable exactitude démontre un savoir faire inouï d'une jeune start-up née en 2013, Iconem.

L'exposition est conçue pour une visite individuelle et n'appelle pas de sortie de groupe avec conférencier.

IMA 1, rue des Fossés -Saint-Bernard- Place Mohamed V 75236 paris cedex 5 T. 01 40 51 38 38
Entrée 12 €.

Brève histoire de l'esclavage

La traite des Noirs remonte à la nuit des temps pharaoniques.

L'esclavage a été pratiqué dans toutes les sociétés sédentaires et organisées... mais jamais il n'est allé de soi. Ainsi le savant Aristote se croyait-il obligé de le justifier dans un célèbre plaidoyer. Dans l'Antiquité, c'était le sort qui attendait ordinairement les prisonniers de guerre.

Le mot latin qui désigne les esclaves (servus) dérive de conservare (« conserver la vie ») et rappelle cette origine. Le mot esclave vient du mot Esclavon ou Slave parce qu'au début du Moyen-Âge, les Vénitiens vendaient en grand nombre des païens de Slavonie (une région de la côte adriatique) ou d'Europe orientale aux Arabes musulmans, lesquels faisaient une grande consommation d'esclaves blancs tout autant que de noirs.

Au XVI^e siècle, la colonisation du Nouveau Monde a suscité de nouveaux besoins de main-d'oeuvre. Ne trouvant plus assez de ressources chez les Amérindiens et dans les bouges du Vieux Continent, les Européens ont fait venir des esclaves d'Afrique noire, où ils n'avaient guère de peine à trouver des vendeurs (marchands arabes ou roitelets noirs).

Aux Temps modernes (XVII^e et XVIII^e siècles), le développement de la traite atlantique a conduit à assimiler les esclaves aux noirs d'Afrique et suscité en Occident le développement du racisme et du mythe de la supériorité de la race

blanche. Les gouvernements ont choisi d'encadrer l'esclavage pour en limiter les abus, faute de pouvoir l'interdire. C'est ainsi que le fils du grand Colbert, ministre de Louis XIV, édicta en mars 1685 un texte réglementaire plus tard appelé Code Noir.

Sans qu'aucune vraie révolution ne soit opérée, l'influence grandissante du christianisme amène une diminution progressive de l'esclavage et renforce un mouvement de liberté en réalité entamé sous les empe-reurs païens de la Rome antique.

L'Église considère maîtres et esclaves comme des égaux devant Dieu, et s'oppose, en principe, à ce que des chrétiens appartiennent à d'autres chrétiens. L'esclave peut se marier, sa famille est reconnue. Il a pu aussi, à certaines époques, se faire moine, trouver asile, et donc être soutenu contre son maître. À la fin de la Rome antique correspond donc, en Occident, le passage progressif de l'esclavage à une forme « adoucie », le servage, généralisé à partir du VIII^e siècle.

Ainsi, au VII^e siècle, la reine des Francs Bathilde, elle-même ancienne esclave et par la suite canonisée, aurait, selon la tradition, jugulé l'esclavage dans les royaumes francs en interdisant le commerce sur ses terres. Plus tard, Louis X le Hutin, roi de France, publie un édit le 3 juillet 1315 qui affirme que « selon le droit de nature, chacun doit naître franc ». Officiellement, depuis cette date, « le sol de France affranchit l'esclave qui le touche ».

17^e siècle : l'État encadre la traite négrière

1642 : Louis XIII autorise la traite des Noirs.

1672 : Une ordonnance royale encourage la traite privée en accordant aux négriers une prime de treize livres par « tête de nègre » importé des colonies.

Le commerce triangulaire prend son essor à partir de 1674, l'année où les Français et les Anglais se lancent en même temps sur le marché et disputent aux Hollandais, d'abord discrètement, le monopole du transport des esclaves de la côte africaine vers les Amériques, où deux grandes îles, la Jamaïque et Saint-Domingue et trois petites, la Martinique, la Guadeloupe et la Barbade deviennent la principale zone mondiale d'importation des esclaves.

Mars 1685 : Louis XIV édicte le Code noir, qui régit la vie des esclaves dans les colonies françaises. L'Article 44, notamment, dénie tout droit juridique et officialise le statut des esclaves comme des « biens meubles », que l'on peut posséder, vendre ou échanger. D'autres articles légitiment le châtiment corporel et la peine de mort.

18^e siècle : entre développement continu et éveil des consciences

1766 : Dans un article intitulé « Traite des nègres » paru dans « l'Encyclopédie, dictionnaire raisonné des arts des sciences et des métiers », Louis Jaucourt écrit :

Suite (Brève histoire de l'esclavage)

« Cet achat de nègre pour les réduire en esclavage est un négoce qui viole la morale, la religion, les lois naturelles, et tous les droits de la nature humaine. »

1780 : Des organisations antiesclavagistes voient le jour, avec pour but de propager leurs idées humanistes.

26 août 1789 : Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Le cas des colonies n'étant pas mentionné, elle ne s'y applique pas.

1791 : Des révoltes éclatent à Saint-Domingue, colonie française des Antilles. Composé à 90% d'esclaves, ce territoire est surnommé le « moulin à broyer les nègres ». Esclaves noirs et affranchis dont la vie est régie par le Code Noir revendiquent la liberté et l'égalité des droits avec les citoyens blancs.

28 septembre 1792 : La Constituante abolit l'esclavage en France (mais toujours pas dans les colonies).

4 février 1794 : Le décret d'émancipation et d'abolition de l'esclavage adopté par Robespierre et les membres de la Convention est enfin étendu aux colonies françaises.

19e siècle : après le vent, souffle la tempête

20 mai 1802 : Napoléon Bonaparte rétablit l'esclavage par décret. Dans le même temps, il mène une répression intense dans les colonies françaises, notamment en Guadeloupe et en Guyane. Toussaint Louverture, figure de la révolution des esclaves à Haïti, est arrêté.

1er janvier 1804 : Haïti devient la première République noire du monde. L'indépendance est proclamée sous la direction de Jean-Jacques Dessalines. Les anciens esclaves ont vaincu l'armée napoléonienne.

1807 : La suppression de la traite

négrière est votée en Angleterre.

1814 : La France s'engage, par le Traité de Paris, à unir ses efforts à ceux de la Grande-Bretagne pour abolir la traite. En théorie seulement, car des navires négriers continuent d'affluer jusqu'en 1830.

1832 : la France accorde aux mulâtres et Noirs libres l'égalité civile et politique.

1834 : Création de la « Société française pour l'abolition de l'esclavage » à Paris.

27 avril 1848 : Promulgation du décret d'abolition de l'esclavage dans les colonies et possessions françaises sous l'impulsion de Victor Schoelcher, sous-secrétaire d'État aux colonies.

22 mai 1848 : Proclamation du décret d'émancipation en Martinique (74.000 esclaves émancipés).

27 mai 1848 : Proclamation du décret en Guadeloupe (87.000 esclaves émancipés).

10 août 1848 : Proclamation du décret en Guyane (environ 13.000 esclaves émancipés).

20 décembre 1848 : Proclamation du décret à la Réunion (62.000 esclaves émancipés).

30 avril 1849 : Vote de la loi qui fixe le montant des indemnisations aux colons. On verse aux anciens propriétaires d'esclaves par l'État français plus de 126 millions de francs, soit l'équivalent de 4 milliards d'euros aujourd'hui.

20e siècle : à défaut de réparations, un devoir de mémoire

23 mai 1998 : Commémoration pour les 150 ans de l'abolition. Une marche silencieuse réunit 40.000 personnes dans les rues de Paris réclamant la reconnaissance de l'esclavage comme crime contre

l'humanité.

10 mai 2001 : La loi n° 2001-434 du Parlement français, dite loi Taubira « tendant à la reconnaissance de la traite et de l'esclavage en tant que crime contre l'humanité » est votée par le Parlement, avant d'être promulguée le 21 mai suivant. En 2006, Jacques Chirac fera du 10 mai la Journée nationale des mémoires de la traite, de l'esclavage et de leurs abolitions.

15 mai 2013 : Une redéfinition de l'esclavage est inscrite dans le code du travail : « Le fait d'exercer sur une personne les attributs du droit de propriété ou de la maintenir dans un état de sujétion continuelle en la contraignant à une prestation de travail, ou sexuelle, ou la mendicité, ou toute prestation non rémunérée ».

Et de nos jours ?

Si elle a tardé notamment dans deux pays, l'Arabie Saoudite (1962) et la Mauritanie (1980), l'abolition de l'esclavage a été actée dans tous les pays du monde. Pour autant, dans les faits, ce que l'on appelle « l'esclavage moderne » continue de sévir, et ce au sein même de nos sociétés démocratiques. Se basant sur l'article 4 de la Déclaration universelle des droits de l'homme – « Nul ne sera tenu en esclavage ni en servitude. L'esclavage et la traite des esclaves sont interdites sous toutes leurs formes » -, l'organisme esclavagemoderne.org recense nombre d'exemples qui en témoignent, de l'exploitation des travailleurs pauvres à la prostitution forcée en passant par le trafic d'enfants. Moins visible, moins formel, mais pas plus acceptable, on estime à 45/50 millions le nombre de ces victimes à travers le monde.

Philippe Daverat

josette.daverat@orange.fr

La Païva... en son Hôtel

25 avenue des Champs-Élysées PARIS VIIIème– Métro Franklin-Roosevelt

L'hôtel de la Païva est une somptueuse demeure construite sous le Second Empire pour la marquise de la Païva.

3 prénoms, 3 mariages, et de multiples amants... Ce sont les étapes de l'ascension sociale spectaculaire d'une femme qui a côtoyé les bas-fonds de la prostitution avant de tenir le salon le plus couru de Paris : Blanche, alias Thérèse, alias Esther : l'une des demi-mondaines les plus détestées mais aussi admirées du Second Empire. Une femme d'exception.

Une ascension sociale fulgurante

Esther Lachmann (1819-1884), née de père polonais et de mère allemande dans le ghetto juif de Moscou en 1819, est issue d'une famille de marchands de draps. En 1836, elle épouse un modeste tailleur français installé à Moscou, Hyacinthe-François Villoing, avec qui elle a un fils en 1837 (il mourra à l'âge de 25 ans).

Très vite, elle manifeste le désir d'échapper au médiocre destin qu'elle pressent être le sien. Elle abandonne alors, sans état d'âme, mari et enfant, et quitte la Russie. La période de sa vie qui suit est celle qui com-



L'hôtel de la Païva - La façade sur le jardin suspendu ©paris-promeneurs

porte le plus de zones d'ombre, éclairées par ses propres affabulations : elle dira plus tard qu'elle s'est initiée à l'érotisme à Constantinople !

Quoi qu'il en soit, nous la retrouvons à Paris vers 1839, où elle se fait désormais appeler Thérèse et s'adonne à la prostitution, dans les lieux les moins recommandables de la capitale. Mais enfin, elle s'est fixée un but : s'élever dans la hiérarchie sociale par les hommes, qu'elle compte bien séduire grâce à son corps, dont elle a appris à se servir.

Intelligente, elle se lie avec d'anciennes courtisanes et des modistes, qui acceptent de lui faire crédit pour qu'elle s'achète des toilettes à la dernière mode. Déterminée, elle fréquente les lieux adéquats pour se faire remarquer, notamment les stations thermales et les théâtres. Elle passe donc en un temps record du statut de

simple lorette à celui de « Lionne », courtisane entretenue par de riches protecteurs.

Toute en chair et en rondeurs, sans excès toutefois, Thérèse correspond parfaitement aux goûts du Second Empire. Elle possède un très beau corps, une sensualité presque animale. Son visage, plus original

que beau, très expressif avec ce menton volontaire, est éclairé par des magnifiques yeux verts un peu globuleux. Pour terminer le tableau : un cou gracieux, une chevelure auburn, des lèvres rouges et charnues.

Madame Herz

Thérèse rencontre Henri Herz en 1841. On raconte qu'elle aurait attiré l'attention de ce célèbre pianiste en s'évanouissant à l'un de ses concerts. Henri Herz a 38 ans, il est riche et à l'apogée de sa carrière de pianiste. Il tombe fou amoureux de la jeune femme et, même s'il ne peut l'épouser (n'oublions pas qu'elle est mariée !) il la présente comme sa femme. Elle-même se fait appeler Madame Herz (au grand dam de la famille d'Henri...) et change une fois de plus son nom : dorénavant, se sera Blanche.

Il est le plus fêté des pianistes

de la Restauration et il faudra attendre deux géants, Liszt et Chopin pour le détrôner. Une fille lui naît d'Henri Herz en 1842, Henriette. La petite, confiée à la famille Herz, décèdera à l'âge de 12 ans.

Blanche partage toute la vie de son amant. Elle l'accompagne dans ses tournées à travers l'Europe. Elle se construit alors une importante culture musicale et entretient son propre don pour le piano. Elle côtoie Wagner, Liszt, von Bülow, mais aussi Théophile Gauthier avec qui elle se lie d'amitié, et reçoit tous ces artistes de renom dans leur salon au 48 rue de la Victoire.

En 1848, ayant ruiné Henri Herz parti en tournée aux États-Unis, elle se fait chasser par la famille de ce dernier. À nouveau sans le sou, elle ne s'avoue pas vaincue pour autant !

De marquise à comtesse

Séparée de son mari, elle s'expatrie à Londres et fait tourner la tête de plusieurs aristocrates. En 1848, elle revient à Paris et séduit un aristocrate portugais catholique fortuné, le marquis Arango de la Paiva, cousin éloigné du vicomte de Paiva, ministre de Portugal à Paris. Ce mariage, qui lui sert simplement à « se refaire » et à grimper encore dans l'échelle sociale, n'est en rien un mariage d'amour. L'idylle est de courte durée mais elle a tout de même le temps de



L'hôtel de la Paiva - Le salon

l'épouser en 1851 se refusant à lui dès le lendemain de la nuit de noce.

Deux ans plus tard, ils se séparent. Le marquis, couvert de dettes, se suicidera en 1872...

Blanche, elle, s'est trouvé un nom (sous lequel elle va être immortalisée) qui lui ouvre de nouvelles portes. Elle rencontre, probablement au tout début des années 1860,



Un des rares portraits de La Paiva, qui n'aimait pas son nez "en patate" !

le comte Guido Henckel von Donnersmarck, un Prussien luthérien de onze ans plus jeune qu'elle. Il s'avère être également le cousin de Bismarck !

Guido tombe amoureux de celle qui, outre la sensualité, lui apporte les nombreuses relations qu'elle a tissées dans le milieu des affaires. La Paiva, si l'amour qu'elle porte à Guido n'est pas désintéressé, n'en est pas moins séduite par ce jeune homme avec qui elle s'entend à merveille.

Guido et Blanche se marient en octobre 1871. La Paiva devient comtesse von Donnersmarck. Comtesse. Une consécration !

Une courtisane dispenseuse

En 1857, la Paiva fait acheter à Donnersmark le somptueux château de Pontchartrain, dans les Yvelines. Elle y reçoit les personnalités politiques en vue, comme Léon Gambetta.

La courtisane aime également les très beaux bijoux. Ils supplantent parfois en beauté ceux de l'impératrice Eugénie. Donnersmarck lui offre deux diamants jaunes exceptionnels : l'un de 82 carats, l'autre de 102 carats. Restés dans la descendance Donnersmarck, ils sont passés en vente chez Sotheby's à Genève en 2007 et ont été vendus pour la bagatelle de 3,5 millions et 5 millions de francs suisses.

L'Hôtel Paiva, le Louvre du cul !

Avoir un hôtel particulier est le rêve de toute courtisane, au XIXème siècle comme sous l'Ancien Régime. C'est Guido qui aide Blanche à réaliser cet

hôtel auquel elle a donné son nom, démonstration d'opulence, œuvre qui peut et doit témoigner de sa réussite sociale !

Inauguré le 31 mai 1867, le lieu ne manque pas d'éblouir. Pour le décor intérieur, conçu par Pierre Manguin, la femme est partout, qu'elle soit peinte ou sculptée. Il est presque certain que les têtes de femmes que l'on aperçoit souvent soient inspirées du visage de La Païva : un ovale parfait, un nez très droit et des yeux plutôt proéminents... On retrouve aussi l'effigie de la lionne, référence au passé sulfureux de La Païva.

Un pastiche de la Renaissance

Pierre Manguin (1815-1869) est l'auteur de cet hôtel d'un luxe inouï. Il met près de dix ans à le construire et dépense 10 millions de francs, somme considérable.

L'hôtel est précédé sur l'avenue par un jardin suspendu. On y accède par un passage cocher sur la gauche, menant à la cour des communs située à l'arrière. L'hôtel s'inspire de la Renaissance italienne. De nombreux éléments sculptés et des incrustations de marbre animent la façade sur l'avenue.

De façon assez inhabituelle, l'escalier d'honneur qui mène aux appartements privés est placé au centre de l'hôtel et est sans doute l'élément architectural le plus exceptionnel. Intégré dans une cage octogonale, il est conçu tout en



L'hôtel de la Païva - L'escalier
©Jean-Marc Palisse

courbes. Les murs et la rampe sont en onyx jaune d'Algérie. Des torchères de bronze servent à l'éclairer. Des statues de Virgile, Dante et Pétrarque complètent l'ensemble.

Les décors intérieurs sont éblouissants et confiés aux



L'hôtel de la Païva - Le salon d'hiver

meilleurs artistes. Paul Baudry (auteur du décor du foyer de l'Opéra Garnier) y peint le plafond du grand salon. Le décor de la salle à manger est confié à l'ébéniste Kneib et au sculpteur Dalou pour les bas-reliefs.

La salle de bain mauresque où trône une très curieuse baignoire de bronze argenté est restée célèbre.

La chambre de la Païva est ornée d'une impressionnante cheminée en malachite verte, décorée de figures agenouillées dues à Albert Carrier-Belleuse. Pour les décors peints, la maîtresse de maison a fait appel à Jean-Léon Gérôme et Antoine Hébert.

En 1877, la Païva quitte la France et son fabuleux hôtel, soupçonnée d'espionnage au profit de la Prusse. Elle se retire en Silésie, au château de Neudeck, et y meurt d'ennui en 1884. Donnersmarck conserve l'hôtel des Champs-Élysées jusqu'en 1895.

Les frères Goncourt, bien que reçus à plusieurs reprises dans l'Hôtel Païva, le surnomment sans complaisance « Le Louvre du cul » ; misogynes à tous crins et dont la propension à à la mélancolie, au pessimisme et à l'exagération est bien connue, donnent en outre un portrait peu flatteur de La Païva, qui exhibe à ses hôtes un décolleté plongeant dans le dos, laissant à nu ses épaules jusqu'aux reins... « Une figure qui, sous le dessous d'une figure de courtisane encore en âge de son métier, a cent ans et qui prend ainsi, par instants, je ne sais quoi de terrible d'une morte fardée ! »... La vérité est ailleurs.

Une femme intelligente et cultivée

En réalité, si ce n'est son goût du luxe et particulièrement

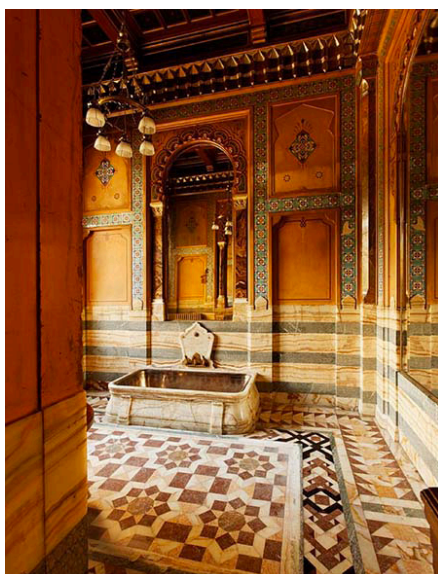
une passion immodérée pour les bijoux (perles rondes et laiteuses, émeraudes, rubis, diamants purs, colliers et bracelets en or...), Blanche n'a rien d'une courtisane. Les preuves ne manquent pas.

Blanche parle très bien plusieurs langues, et joue du piano avec un grand talent pour ses hôtes. Elle monte à cheval qu'elle lance au galop, habillée en homme, chasse avec fougue, dans les terres de ses propriétés allemandes, ou à Pontchartrain où elle donne également des réceptions splendides les soirées d'été.

Elle aime beaucoup l'Opéra, surtout les opéras de Verdi. Elle loue d'ailleurs une loge à l'année au Théâtre-italien, et s'y rend environ deux fois par semaine. On sait aussi qu'elle lit beaucoup, de la vraie littérature tout comme les journaux. Il faut bien qu'elle soit plutôt savante pour alimenter la conversation avec des hôtes aussi lettrés et prestigieux ! Eugène Delacroix, Gustave Flaubert, Paul Baudry, l'architecte Hector Lefuel, l'irremplaçable Théophile Gautier, Émile de Girardin, Paul de Saint-Victor, Sainte-Beuve, Hippolyte Taine, Émile Augier, Alexandre Dumas...

Blanche maîtrise également le monde des affaires, a des relations partout, dont elle fait profiter son mari. Elle sait gérer seule sa fortune, et gagne ainsi en indépendance. Elle reçoit chez elle banquiers et économistes pour savoir comment placer son argent ou investir en bourse.

La Païva ne séduit pas pour



L'hôtel de la Païva - La salle de bain

séduire et, plutôt froide, ne cherche pas à contenter ses hôtes. La séduction est pour elle une stratégie, une façon de faire aboutir ses projets de réussite sociale et matérielle.

Loin de suivre l'exemple des courtisanes, elle attend toujours avant de se donner, fait languir le poisson pour s'assurer qu'il soit bien pris dans ses filets, et ne lâche jamais sa proie. Son grand discernement lui permet en outre de ne pas tomber dans la misère, même si ses charmes sont fanés. Cependant, même mariée et pourvue d'un titre, elle ne sera jamais reçue aux Tuileries par le couple impérial. Aucune femme convenable ne se compromet à paraître chez La Païva.

La fin

Malheureusement, le rêve prend fin lorsque la guerre éclate avec la Prusse en 1870. On commence à regarder La Païva d'un œil soupçonneux. Son mari étant prussien, très proche des hautes sphères du pouvoir, on l'accuse bientôt d'être une espionne à la solde

de l'ennemi. C'est d'ailleurs Guido qui négocie l'indemnité de guerre que la France doit payer, une somme exorbitante : 6 milliards de francs ! Voilà qui est important à savoir pour comprendre les Guerres Mondiales futures...

Blanche cristallise les critiques, et est obligée de s'exiler en Silésie avec son époux dans le château de Neudeck de son mari. Elle ne survivra pas longtemps à cet éloignement forcé, à cette déchéance sociale. Elle meurt littéralement d'ennui 4 ans plus tard, le 21 janvier 1884.

Juive, étrangère, demi-mondaine ayant amassé une incroyable fortune et s'étant élevée au plus haut dans l'échelle sociale, Blanche, c'est certain, ne s'embarrassa jamais d'états d'âme. Mais elle parvint toute sa vie à tirer parti des situations. Animée d'une volonté de fer, elle fit preuve d'une ténacité qui surprend, et force l'admiration.

Parvenu jusqu'à nous dans un état de conservation exceptionnel, L'Hôtel de la Païva abrite depuis 1903 un club de «gentlemen», The Traveller's Club. Il est ouvert à la visite sur rendez-vous le samedi ou le dimanche.

Merci à l'Amicale des retraités de la CNP d'avoir organisé le dimanche 16 septembre cette passionnante et éblouissante visite.

Renseignements sur la visite :
01 43 59 75 00.

Philippe Daverat

Les comptables de la SCIC sont en deuil

Maurice PETITJEAN nous a quitté le 6 juillet.

C'était un grand patron. Seuls ceux qui n'ont pas travaillé sous sa direction, ne peuvent mesurer l'admiration et le respect qu'il suscitait autour de lui.

C'était un excellent professeur aux qualités pédagogiques appréciées, qui aura marqué très favorablement les nombreux étudiants des Arts et Métiers et de l'Association des Comptables, notamment.

C'était l'auteur de nombreux ouvrages professionnels qui faisaient autorité dans le milieu étudiant.

C'était un ami avec qui je dînais à chacun de mes passages à Paris au cours de ces dernières années. Nous partagions une estime et une connivence qui m'honoraient. C'était l'occasion d'évoquer notre passé professionnel et d'échanger les nombreux souvenirs vécus à la SCIC, mêlés d'humour et de beaucoup de nostalgie car il était très attaché au Personnel qu'il dirigeait.

Je n'oublierai jamais notre dernière rencontre au mois de mai dernier. Il était déjà très fatigué. Cette visite a provoqué une vive émotion réciproque.

Une sincère pensée amicale pour Madame PETITJEAN qui l'a accompagné jusqu'au bout avec beaucoup de tendresse et de dévouement.

Adieu Monsieur PETITJEAN. Au revoir Maurice.

Charly BISMUTH

Charly m'avait à deux reprises convié à ses rencontres avec Maurice autour d'une table.

Je n'ajouterai rien sur leur profond attachement mutuel et le plaisir que j'ai trouvé à y être associé; je voudrais seulement rappeler un souvenir personnel qui m'avait marqué: mon bureau était au même étage que celui de M. Petitjean et c'était un plaisir rare - et unique dans mes années de SCIC - d'entendre un directeur chanter à pleine voix dans son bureau !

Philippe DAVERAT

LE CARNET - NOUVEAUX ADHÉRENTS

Mesdames :

CASSAR Arlette

CULDAULT Axelle

DELEAU Laure

GILBERT-ROYER Isabelle

GORAL Dominique

KATZ Claudia

MORETTI Jasmine

VALERO Marie-Louise Linda

Messieurs

MIRGUET Jean-Luc

NAUD Alain Jean-Jacques

DÉCÈS :

M. PETITJEAN Maurice

Nous adressons nos sincères condoléances à son épouse et à sa famille.